

Confucianisme et succès économique à Taiwan

Un taux de croissance de 9% annuel en moyenne sur trois décennies (1), un excédent de la balance commerciale de 16 milliards de dollars en 1986, des réserves de change, à la fin du même exercice, de 42 milliards de dollars et un taux de chômage stabilisé à 3% : en regard de ces résultats, les explications avancées pour les succès économiques de Taiwan (2) paraissent un peu simples : bas salaires, vacances inexistantes ou très courtes, sécurité sociale inconnue (3), conflits sociaux absents ; Bref, la Manchester bridée, le coron céleste, l'enfer capitaliste où le démon négrier a troqué la fourche pour la baguette. Tout cela est à revoir, bien sûr, d'autant plus que Taiwan n'est pas seule dans ce sac de péchés. Les pays nouvellement industrialisés (PNI) asiatiques, la Corée, Singapour, Hong Kong et aussi le Japon font partie du Club. Nos économistes et sociologues, une fois digéré le fait que les larges masses ne se révoltaient pas contre l'infâme exploitation des modes de production asiatiques, et qu'elles paraissaient même y prendre un plaisir certain (plaisir consolidé par la montée inexorable du PNB par tête, 3 744 dollars US à Formose fin 1986), y ont cherché, pour un Occident engagé dans les voies byzantines de la quête du bonheur absolu, des schémas et des modèles à imiter ; et d'analyser le management des ressources humaines, la gestion des affaires, les conduites organisationnelles, voire l'usage de la baguette comme fondement de la dextérité manuelle, en un mot d'interpréter en nos termes et concepts les facteurs supposés de la réussite (4) ; car celle-ci n'est point niée, tant les visiteurs sont pris à la gorge par l'éclatante santé des populations, leur appétit de vivre et leur vibrionnante activité.

Que ne s'étaient-ils aperçus, il y a vingt ans, quand ces PNI n'étaient encore que de bons élèves du développement, que l'aire du succès était celle du confucianisme et que ses frontières s'arrêtaient à celle de son influence ? Si la Chine populaire et le Vietnam n'apparaissent pas dans la géographie des heureux gagnants, a-t-on remarqué que ces pays ont pris volontairement le contre-pied des valeurs traditionnelles ? Le Grand Timonier lui-même ne voulait-il pas dépouiller le vieil homme chinois et créer un homo novus dégagé des gangues de la féodalité, entendez celles de Confucius qui fut subséquentement enseveli sous un monceau d'injures et de réfutations philosophiques.

La Malaisie reste un pays partagé où, ce n'est pas un hasard, la prospérité vint la première à la communauté chinoise qui, misérable d'entre les misérables au temps

de sa diaspora, transporta néanmoins avec elle - et ce furent ses seuls atouts tant son dénuement était immense - ses bras et, plus important encore, ses valeurs.

Les fondements d'une convivialité

Le confucianisme n'est pas une religion, comme pourrait le laisser entendre la Querelle des Rites (5) ou l'existence des temples de Confucius à Taiwan. La preuve en est qu'il n'existe pas de mots en chinois pour dire « je suis confucéen », comme on dit « je suis bouddhiste » ou « je suis catholique ». Les temples de Confucius ne sont que des panthéons civils érigés à la mémoire du grand homme où, une fois l'an, l'Etat et l'Académie se livrent à des rites exclusivement profanes et anniversaires, sur invitation du plus haut fonctionnaire du canton.

Non, le confucianisme, qui reste philosophie officielle de Formose et s'enseigne désormais dans les écoles de Singapour, est avant tout *une morale de l'action visant pour l'essentiel à un fonctionnement harmonieux des rapports sociaux*. Diffusées avec une rare continuité (6) et une exceptionnelle constance par l'orthodoxie d'Etat, le monopole des examens de recrutement des fonctionnaires et une importante partie de la classe des lettrés, les valeurs relationnelles qu'il véhicule, fortement intériorisées, prolongées par une langue tournée vers leur meilleure expression (7), sont devenues normatives : le confucianisme n'est plus seulement une philosophie, mais une part inséparable de ce que signifie être chinois et une grande part de ce qu'est l'être social chinois. Il est comportement, mode d'être, avec lequel le pôle intérieur de la religion n'interfère pas. La religion est affaire personnelle, et on ne cesse pas la pratique sociale confucéenne pour raison de bouddhisme.

Au centre de cette pratique sociale confucéenne gît le concept des cinq relations primordiales qui organisent le monde des hommes : l'amour entre le père et le fils, l'harmonie entre le mari et la femme, le respect entre les frères cadets et les aînés, l'affection entre les amis et l'obéissance entre le sujet et le prince. L'insistance sur les relations dans le petit groupe (quatre y sont consacrées), renforcée par la tradition des petites communautés villageoises au cours de l'histoire, et l'accent mis sur la hiérarchie (quatre l'explicitent) rendent compte des traits marquants de la sociologie chinoise : méfiance universelle envers tout ce qui n'est pas du groupe, au mieux indifférence/tolérance, difficulté à communiquer, confiance nulle dans les possibilités de coopération hors du groupe, obéissance des subordonnés et refus de l'initiative, importance limitée de l'affectivité dans les relations interpersonnelles.

Les amis et la guanxi

Le monde est donc dur et difficile - une mer d'amertume. Il serait hostile et peu viable s'il n'existait l'amitié. Il n'est pas en Chine, et en chinois, de sentiment plus beau, plus fort, plus estimé que celui de l'amitié. Seul l'ami est celui à qui on peut se confier, demander des conseils qu'on ne demandera point à son épouse, celui sur qui on peut compter toute sa vie. Et la vie peut être longue, car les amis sont souvent (mais non exclusivement) les camarades de l'école, ceux avec qui ont été cimentées les connivences essentielles, et que l'école, avec sa propre hiérarchie reproduisant celle de la société, a fortement soudées. Après l'école, il est bien plus difficile de se faire des amis, dans le travail surtout, car l'activité publique est séparée de la vie privée (*fen gong, fen si*), car l'intérêt menace à chaque pas les relations personnelles dans lesquelles on ne s'engage qu'avec une extrême prudence. Voilà pourquoi les amis sont si souvent *tongban tongxue* : même école, même classe.

Et les amis boivent du vin ensemble - dix mille coupes ne suffisent pas - et il n'y a pas d'amitié sans vin ni de vrais amis sans cul sec. La société de Taiwan est pénétrée de ces vérités premières, et la vie tourne autour de ce pivot essentiel de l'homme, les amis ; et l'ivresse est douce quand elle est partagée par ceux qui savent écouter et dire, en toute et vraie amitié, qui savent conseiller et aider, si naturellement. La famille et les amis intimes forment le noyau dur, le lest d'une vie, mais ils ne suffisent pas à assurer une emprise sur l'environnement social et une protection contre lui. Ils s'augmentent d'un système de relations personnelles, la *guanxi*, qui est un complexe de rapports homologues aux précédents (famille/amis), mais projetés sur une sphère de plus grand rayon sociologique.

La *guanxi*, codifiée par un abondant vocabulaire, intègre amitié, compagnonnage, origine, affinités, intérêts, devoir, clientèle, et « face », dans un volume non obligatoirement concentrique à celui de la famille, mais également protecteur, sécurisant et utile, pour le meilleur et pour le pire. La génération de ces sphères d'influence (intersectantes) décrit l'espace social et en nourrit la densité.

La *guanxi* est fortifiée d'échanges de services destinés à consolider son efficacité, car elle est réaction contre l'isolement (distance sociale, hiérarchie, méfiance des amis faciles, formalisme dans la relation à l'autorité) et contre la limitation du pouvoir personnel (absence de délégation, interdiction de la critique même constructive, obéissance). Elle est donc essentielle à la survie hors du groupe initial ; sans elle, il serait impossible d'agir ou de communiquer.

C'est dans ce champ qu'il faut déchiffrer un concept cryptique, celui de la « face », concept dynamique aussi, car la face se perd et se gagne constamment. Elle cache des réalités issues des deux réactions précédentes : elle est d'abord évaluation

du comportement, par les autres membres du groupe élargi, à l'aune de l'étiquette morale confucéenne. Elle est aussi, comme la *guanxi*, réaction de défense de l'individu, facteur de survie, car donner de la face à quelqu'un, c'est le valoriser aux yeux de son groupe et l'obliger - absolument - à rendre la pareille dès que l'occasion se présente. La face est la véritable marchandise des échanges créant et nourrissant la *guanxi* ; ce n'est pas mercantilisme, mais la vraie et unique manière dont les gentlemen font les choses.

Une démarche de quelque importance impose la recherche de sa propre *guanxi* par rapport au fonctionnaire compétent qui pourra vous introduire ; à cet effet, une visite s'impose... mais sans prendre de rendez-vous, car si le donneur de rendez-vous ou le demandeur est en retard, il y a perte de face, atteinte aux règles de la *guanxi*, et faire perdre la face est aussi grave que la perdre.

L'honnête homme (8)

La conduite du gentleman et le fonctionnement harmonieux des relations sociales dans le groupe ne sont pas donnés : ils s'acquièrent par la culture de l'individu (mieux se gouverner soi-même pour mieux gouverner sa maison et mieux servir l'Etat), donc par l'éducation sur laquelle le confucianisme apporte des accents formels et universels. Se gouverner, c'est apprendre une conduite, celle du lettré, et ses attitudes stylisées : la courtoisie gentille tout le temps, le contrôle de soi, le mépris des réactions spontanées (sauf entre amis) ou bruyantes (sauf à table avec les amis), car un homme n'est pas jugé en soi au titre de la vertu au sens chrétien (disposition constante qui porte à faire le bien et à éviter le mal), mais sur la manière dont il adhère au modèle confucéen de l'honnête homme (qui est naturellement aussi orné de vertus semblables aux nôtres), à un type qui est l'expression la plus haute de la culture et de la morale. La Chine fut, en effet, toujours gouvernée par la morale, depuis le temps des âges d'or... et très récemment aussi : souvenons-nous du slogan (9) « Mieux rouge qu'expert », et du respect qui entourait le « petit livre rouge » et « les trois textes les plus lus » ; c'était chausser là les pantoufles de deux mille ans d'orthodoxie. Un bon gouvernant (10) de la Chine ancienne n'était pas un technicien (la technique sépare l'homme de ses semblables), mais un homme de très haute vertu, la description de celle-ci étant l'objet des Quatre Livres et Cinq Classiques qui, eux aussi, étaient entourés d'une ferveur sublime et étaient objets de tous les examens de recrutement des fonctionnaires.

**L'éducation ne connaît pas de discrimination »
(Confucius)(11)**

La primauté de l'instruction, tôt affirmée dans les textes les plus révévés et les plus anciens, est à la hauteur de son rôle dans la culture de l'individu et de la continuité historique avec laquelle elle fut et reste soulignée. Elle a créé des concepts réflexes inséparables de la sociologie confucéenne, le respect absolu des Maîtres (toujours, à Taiwan, la classe au statut le plus exalté, sinon financièrement rétribuée) et l'importance sans égale des examens, concours et diplômes, tout particulièrement le doctorat, le premier d'entre eux, sans lequel une vie n'est jamais tout à fait complète. La position de l'école est éminente comme premier lieu de socialisation, foyer des amitiés d'une vie et d'une survie à venir et creuset de l'ethnocentrisme : le petit Chinois y apprend l'ancienneté de la race, l'unicité et la longueur (toujours ardemment étirée) de son histoire, la spécificité à nulle autre réductible de la sinité et, accessoirement, le culte de l'écrit, du par coeur et des livres. Elle est modèle, semblable à la famille et à l'Etat dont elle réécrit les hiérarchies et les valeurs.

Autant dire que l'école chinoise n'est pas celle de nos modernes pédagogues (apprentissage ludique, expression libre et créativité) ; elle est sérieuse, lourde, pesante, travailleuse en diable avec des devoirs à la maison (beaucoup) et des examens à tous les coins d'emploi du temps. Elle est tellement raide que beaucoup de chers petits n'y surnagent pas et qu'ils vont se faire gorger de suppléments dans les *buxiban* (boîtes privées), si nombreux qu'ils occupent exclusivement des quartiers de Taipei. Et on y lève le drapeau le matin, on y porte l'uniforme et on y fait le petit citoyen, car telle est la conception chinoise : l'enfant n'est pas un être autonome mais la graine de l'adulte qu'il deviendra ; il est donc l'objet de tous les soins de l'Etat : 100% de scolarisation obligatoire jusqu'à 15 ans et pas de hameau perdu au creux des montagnes de Taiwan sans une très belle et fière école, hors de proportion avec son environnement.

La Piété filiale

L'opérateur homographique projetant l'Etat sur l'école et l'école sur la famille est une notion centrale du discours confucéen : la Piété filiale, première des cent vertus et fondement de la civilisation, qui peut d'ailleurs être glosée en termes bouddhistes et taoïstes, comme en témoigne l'abondante littérature populaire et gratuite distribuée par les temples de cette confession ; c'est répéter son importance. La Piété filiale dont l'idéogramme baptise une des grandes avenues de Taipei n'est pas seulement, comme nous l'entendons en notre langue, l'amour porté aux parents, mais aussi, et dans l'ordre, respect et confiance envers les aînés, les maîtres, les professeurs et les gouvernants : la petite Piété filiale s'exerce à la maison et la grande au service de l'Etat. Elle démontre à merveille la complète identité entre morale et politique, et que la technique n'assure pas la paix sous le ciel. Plus, la Piété filiale est

aussi culture car, « commencée au service des parents, poursuivie au service du prince, elle se poursuit dans l'établissement du caractère »

Le Kuomintang, héritier de la Chine impériale dont il poursuit le calendrier (relevé au 1er novembre 1912) (12), ne fait guère que gérer cela, l'essentiel, la Piété filiale et tout ce qui y participe : l'orthodoxie politique, l'éducation et les médias, en un mot le politique. Le reste, tout le reste - l'initiative privée, l'activité économique, l'organisation d'un vivre-ensemble, la religion - relève du domaine imprescriptible des libertés personnelles. Et ce domaine (pourvu qu'on ne touche pas à ce qui est défendu, avec férocité quelquefois, par l'Etat) est immense et fait de la société chinoise une démocratie qui n'est certes pas grecque ou suisse (13) ; c'est pourquoi il faudrait lui trouver un nom original, loin du balancement entre dictatures et «dictamolles», un nom qui rende compte de l'originalité du modèle et de l'humanisme confucéen.

Qu'est-ce qui fait courir les Chinois ?

Je sais être loin des images reçues, mais quelles autres réalités rendraient compte du succès à Taïwan ? Quoi d'autre pourrait bien faire courir les Chinois, si vite et si loin, sans s'arrêter pour souffler, avec une obstination inouïe, avec un mépris aussi choquant des vacances et des week-ends ?

Le lemme, on l'a énoncé : le monde est dur, hostile, et on ne peut compter que sur soi et sur son groupe envers qui les devoirs sont si impérieux ; les autres et le gouvernement et les dieux vous laisseront pourrir si vous ne faites rien pour les conquérir. Rien n'est donné, rien n'est gratuit, tout a un prix qu'il faut être capable de payer. Alors je travaille dur pour moi, pour ma famille, pour mon groupe, pour honorer mes ancêtres, pour le renom de la postérité et, si possible, je travaille seul ou, à la rigueur, avec la famille et les amis (500 000 compagnies à Taïwan pour 19 millions d'habitants) (14). Et je me prémunis, car aujourd'hui n'existe pas, il est une marche du futur, et j'économise (taux d'épargne 32%, un des plus hauts du monde) pour la vieillesse, pour la maladie, pour la mort, et pour payer les études de mes fils (5,5 millions d'habitants sur les bancs de l'école), si possible des études à l'étranger pour en faire des docteurs de Yale ou du MIT (ils sont 40 000 dans ce cas) (15). Si je réussis, je travaille davantage car le monde est un nuage inconstant. Si je ne réussis pas, je travaille toujours davantage car tout échec n'est que transitoire. La vie réserve certes de bons moments, mais, l'un dans l'autre, ce n'est pas une partie de plaisir (16). Cependant, à l'âge de la sagesse, je contemplerai mes fils établis et respectueux, mes petits-fils à l'école, et peut-être prendrai-je une jeune amie (c'est jouvence taoïste car jeunesse est infectieuse) et je jouerai au mahjong pendant que mes cadets

me garderont, géreront et consolideront les victoires concrétisées sur l'adversité. Et, point d'orgue, j'aurai un gigantesque enterrement qui témoignera de l'estime en laquelle me tenait le considérable réseau de *guanxi* accumulé une vie durant : des centaines de voitures et d'orchestres, des danseurs, des gongs, et des oriflammes ; c'est l'esprit apaisé que je gagnerai les Sources jaunes et mon nom ne sera pas oublié mais toujours honoré, car j'aurai été un gentilhomme et aurai établi une famille.

Le succès de Taiwan n'est pas celui d'une réforme agraire réussie, de l'aide américaine, des capitaux des investisseurs étrangers, des transferts de technologie de l'Occident ou des théories macro-économiques, c'est peut-être un peu cela, mais c'est surtout la victoire de la plus haute philosophie, celle du scepticisme chinois, de son réalisme sans illusion, de l'art et de la manière du possible sur lequel le confucianisme a étendu un manteau humaniste refusant le mirage des idéologies à paradis terrestres ou célestes, des lendemains qui chantent (pour ceux qui ne sont pas à l'orchestre) et des fois exclusives de toute différence. Victoire de l'homme, de l'homme confucéen, construisant à la truelle de ses possibilités et non à l'aune de ses rêves. Victoire de l'homme chinois et de son travail.

La plus belle conquête du travailleur

Du travail, il faut aussi dire un mot. Dans une culture largement dominée par l'immanence – c'est là, ne l'oublions pas, que l'ainsité du zen (17) prit sa source – où le péché originel ne fut pas commis et où l'enfer menace peu, le travail n'est pas malédiction ni triste nécessité induite d'un système philosophique ou métaphysique. Il relève de l'ordre naturel, un des rouages du grand mécanisme de l'univers, comme les saisons (auxquelles il était d'ailleurs associé dans le calendrier des jours et travaux annuellement promulgué par l'empereur) ; il n'est pas une valeur en soi mais un paramètre neutre, anonymement intégré aux impératifs de la condition humaine. Ce n'est pas dire que toutes les occupations se valent ; la société traditionnelle (et pour une part le Taiwan d'aujourd'hui) connaissait les Quatre Classes ; dans l'ordre : les lettrés, les paysans, les artisans et les commerçants (plus une non-classe, celle des soldats assimilés aux bandits). Au delà de la classe (qui ne me touche que si vous mélangez la votre à la mienne) il est une conséquence certaine de la « neutralité » du travail : quelle que soit l'occupation, la plus humble comme la plus noire, elle est nécessaire et, pour autant qu'elle soit accomplie avec conscience – et le sens chinois de l'identification au rôle est fort – elle ennoblit son acteur et lui confère une dignité. On rejoint par là le fait convivial qui ne veut de rapports embarrassants pour personne (face) mais une place pour chacun. Même le criminel est une nécessité : il gère en coopération avec la police les activités de la partie noire qui est en nous et, surtout, en protège les honnêtes gens. La plus belle conquête du

travailleur, c'est finalement le travail, car il n'est pire manquement (péché ?) au fait d'être homme que d'être à la charge de son groupe.

L'expression *wo mangsi* (je suis écrasé de travail, mot à mot occupé à en mourir) n'appelle pas l'apitoiement de l'interlocuteur ; au contraire, elle provoque une admiration mêlée d'envie : un homme si occupé ne peut qu'être en bonne santé et faire du bon travail ! Qui, mieux que lui, sera en mesure de remplir les devoirs dus à la famille et au groupe, devoirs qui commandent tout ?

© Michel Deverge, Etudes, n° 367 1-2, 1987

Notes

- (1) dans les années 1950 : 8,2%, 1960 : 9,1%, 1970 : 10,1%. En 1985 : 5,7%, en 1986 : 10,81%.
- (2) Pays par ailleurs sans ressource énergétique propre : quelques mines de charbon difficiles à exploiter, un gisement de gaz et quelques sources de géothermie.
- (3) La part des transferts sociaux dans l'économie de Taiwan représente le cinquième de ce qu'elle est en France. La prospérité actuelle a été et reste assise sur une grande frugalité. Ce n'est, par exemple, qu'en 1980 que les Chinois de Taiwan furent autorisés à faire du tourisme international : ils étaient 850 000 en 1986.
- (4) Celle de Taiwan n'est pas absolue bien sur. L'île fait face aux problèmes du protectionnisme américain, à la concurrence de la Chine et des autres « dragons », aux douleurs de l'enfantement d'un nouveau mode de fonctionnement politique et aux Chinois d'en face. Sur ces derniers sujets : Lucien W. Pye, *Taiwan Development and its implications for Beijing and Washington*, Asian Survey, vol XXVI, n° 6, juin 1986, p 611 sqq.
- (5) Polémique qui divisa longtemps les théologiens catholiques. La question était de savoir si le culte des ancêtres était ou non compatible avec le christianisme. Les missionnaires, jésuites notamment, qui tenaient pour l'affirmative, furent désavoués au XVIIIe siècle.
- (6) Très grossièrement, Confucius était contemporain de Bouddha et de Socrate. Sa pensée devint idéologie officielle de l'empire aux temps du Christ. Les examens de recrutement des fonctionnaires, largement fondés sur l'étude des livres qui la retiennent, furent abolis en 1911.
- (7) L'histoire de la littérature chinoise officielle se confond, pour une grande partie, avec celle de la pensée confucéenne.
- (8) Il s'agit du *junzi* des textes, gentilhomme dans le sens du gentleman.

- (9) Cette continuité de la notion essentiellement morale des responsabilités politiques vient de loin. Elle est mentionnée à grandes longueurs dans les *Entretiens* de Confucius, dans le *Mencius* et dans le *Xunzi*. Elle fut consacrée par l'empereur Wu des Han, en l'an 87 av. J. C, qui assurait le monopole de l'état à l'orthodoxie du Premier et du Plus saint des Professeurs. Elle resurgit là où on l'attendait le moins, on l'a vu, chez le plus confucéen des anticonfucianistes, Mao Zedong soi-même.
- (10) Un bon gouvernement avait, de par ses vertus morales, le Mandat du Ciel dont l'efficacité garantissait la bonne marche de l'empire. Une dynastie corrompue par l'exercice du pouvoir se vidait de toute moralité, peu à peu, et perdait le Mandat dans des conditions souvent atroces, mandat recueilli par une nouvelle maison d'une vertu pure et exemplaire, qui à son tour... De là vient la conception d'une histoire non linéaire mais cyclique et le sentiment que cette histoire est, elle aussi, manifestation de la morale de l'univers. En ce sens le Mandat du Kuomintang est solide car il assure paix et prospérité sous le ciel, et à ce titre, il lui sera beaucoup pardonné.
- (11) Tel est la fière devise qui orne le fronton du hall central de tous les temples de Confucius.
- (12) Chaque dynastie relevant un mandat du Ciel dans l'agonie de la précédente remettait le calendrier à zéro. Taiwan vit l'ère *minguo* dans sa 75^e année.
- (13) «L'homme de bien ne se mêle pas de politique » précise une brochure sur la Piété Filiale distribuée dans les temples de Taiwan : admiration du politique-moral, mais mépris du politicien au sens de politique politicienne.
- (14) Et 70 000 installations industrielles classées.
- (15) Bon nombre ne reviennent pas au pays. Qu'importe. Taiwan dispose ainsi, aux sources de la science, américaines bien sûr, d'un vivier de compatriotes experts. Brain drain ou brain gain ?
- (16) Celui-ci existe aussi ; comme le travail (cf. in fine) il est neutre et exempt de culpabilité.
- (17) Né en Chine où il portait et porte le nom de chan.